

LE VOYAGEUR

MODÈRNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, } au Palais-Royal.
 { PONTHEU, *idem*, }

Et à { Angoulême, — TREMEAU et comp.
 { Bordeaux, — LAWALLE et NEVEUX.
 { Marseille, — CAMOINS frères et MASVERT.
 { Lyon, — BOHAIRE, MANEL.
 { Rouen, — FRÈRE aîné.
 { Toulouse, — VIEUSSEUX aîné.

*Sous - presse pour paraître chez les mêmes
Libraires :*

Histoire comparée des systèmes de philosophie, par M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État; deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°. Prix : 28 francs.

Œuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre des Députés; ses écrits politiques sur divers sujets; ses Mémoires littéraires et philosophiques, etc.; enfin sa correspondance avec différens personnages marquans, notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de Staël; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice biographique sur sa vie; ornées de son portrait, de la gravure du monument qui lui est élevé par les membres des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture. Publiées par son ami intime, le baron de GERANDO, de l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr. par volume. Passé la publication du premier volume, chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DENUGON.



Muletier passant les Cordillères.

V 326
26

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR M^{me} ELISABETH DE BON.

TOME QUATRIÈME.



4028-5367

PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

DE BUÉNOS-AYRES A ST.-IAGO DE CHILI;

Fait en 1817 par M. Provost , Juge aux États-Unis , et
leur commissaire dans l'Amérique méridionale. Tra-
duit de l'anglais.

Les Créoles.

LES créoles, d'un caractère doux, aimable et gai, se réunissent fréquemment les uns chez les autres pour passer la soirée à jouer aux cartes, à faire de la musique et à danser. Doués d'un esprit vif et d'une imagination ardente, mais n'ayant autour d'eux aucun objet digne de les émouvoir ou de les intéresser, les créoles sont tous joueurs : les femmes ont en général de

jolis yeux noirs , une physionomie expressive; elles sont spirituelles, animées du désir de s'instruire, et elles soutiennent la conversation avec un agrément infini. Il règne dans leurs assemblées, qu'elles nomment *tertulias*, un air de gaîté et d'enjouement qui les rend extrêmement agréables; elles se mettent avec beaucoup d'élégance, et suivent les modes françaises.*

On célèbre le carnaval par les mêmes divertissemens qu'en Espagne, et dans la salle de spectacle, qui est petite et mal construite, on s'inonde mutuellement de flots d'eau de senteur; les rues sont bordées de dames, les unes aux portes et aux fenêtres, les autres sur les toits plats, toutes armées de cuvettes pleines d'eau, ou de boules en cire remplies d'eau parfumée.

L'amphithéâtre des taureaux est d'une magnificence frappante. C'est une vaste enceinte circulaire, entourée de sièges qui s'élèvent les uns au-dessus des autres. Ces sièges sont surmontés d'un rang de loges, destinées aux personnes de haut rang. Un

détachement de soldats d'une très-bonne tenue entoure le cabildo; un corps de musique militaire est placé en avant. Les fréquentes représentations de ce spectacle sanguinaire, familiarisent le peuple avec la vue du carnage.

La condition du peuple est généralement heureuse; le prix du travail est très-haut dans la capitale, et les propriétés sont très-divisées dans la campagne. La classe laborieuse est composée, soit de petits propriétaires, soit de fermiers, qui tiennent les terres à des conditions douces et à un prix modéré.

Rives du Rio-de-la-Plata.

Le pays qui s'étend le long des bords du fleuve de la Plata, offre une plaine ondulée, variée, et généralement bien cultivée, notamment au village de San-Isidro: les habitans de Buénos-Ayres y possèdent des métairies où ils vont passer l'été. Le village de la Conchas, à quelques milles au-dessus de San-Isidro, est bâti si près du fleuve, qu'à l'époque de la crue des

eaux les habitans se rendent visite en pirogues. Dans une promenade qu'y fit l'auteur à cheval, il fut témoin d'une singulière manière de pêcher. Les pêcheurs à cheval font aller leur monture à la nage à une distance considérable ; les uns placent le filet, et en tiennent une partie au-dessus de l'eau, tandis que les autres retournant vers le rivage, avec les extrémités attachées à la selle de leur cheval, les tirent à terre. Par ce moyen, ils prennent en une fois une quantité prodigieuse de poisson.

En franchissant la chaîne de collines basses qui sont sur les bords du fleuve, l'œil se promène sur une plaine immense, parsemée d'habitations et d'enclos isolés, entourés de cactus cylindrique, qui atteint à une hauteur considérable. Les pêchers sont à peu près le seul arbre que l'on y rencontre : l'on en cultive des vergers entiers pour bois de chauffage. On les plante très-serrés et on les tient très-bas. Ils résistent très-bien aux vents violens, qui balaient ces plaines, et arrachent les grands

arbres lorsqu'ils ne sont pas protégés par des bâtimens. Les plaines incultes des environs sont couvertes d'artichaux sauvages, qui croissent très-haut, et deviennent si forts et si gros, qu'on en coupe les tiges pour chauffer les fours des boulangers. Le sol offre généralement une terre végétale noire, très-fertile; malgré l'état imparfait de l'agriculture, les récoltes de froment rendent trente à quarante grains pour un. On brise la terre avec une charue de bois faite très-grossièrement, on y sème le grain, et puis on la herse avec une peau de bœuf remplie de pierres, après quoi on ne s'en occupe plus jusqu'à la moisson.

Le peuple préfère le maïs à toute autre espèce de grain. On pile les épis dans un mortier, et on les fait ensuite bouillir dans du lait, jusqu'à ce que le tout soit bien épaissi.

Plaines des Pampas, et bétail.

Quand on est à peu près à dix lieues de Buénos-Ayres, dans l'intérieur du conti-

ment, l'œil cherche en vain un objet sur lequel il puisse se reposer. La plaine unie, sans aucune interruption, forme, comme la mer, un horizon parfait; et, lorsque l'herbe est desséchée par la chaleur excessive de l'été, elle présente une perspective triste; c'est l'image de la désolation. Durant la saison des pluies, cette plaine se couvre d'une jolie espèce de trèfle, dont la fleur est d'un blanc-jaunâtre. D'innombrables troupeaux de bœufs errent dans ces plaines: ils ne sont pas sauvages, comme on l'a supposé à tort; ils sont au contraire, gardés et surveillés avec un soin extrême. Chaque propriétaire tient son bétail dans les limites de sa propriété, qui sont marquées par des bornes. A certaines époques de l'année, généralement en automne, on va chercher le bétail, et l'on marque les veaux qu'il est défendu de tuer, sous peine d'une très-forte amende. Pour prendre les bœufs, on se sert du lacet; chaque paysan en est muni, et le tient attaché à la selle de son cheval: il consiste en une longue courroie avec un anneau de fer à l'extré-

mité, ce qui sert à former un nœud coulant. Les paysans s'en servent avec beaucoup de dextérité, et tout en courant au galop, ils lancent, sans jamais manquer leur coup, le nœud coulant autour des cornes ou des jambes de l'animal. Les chevaux sont dressés à cet exercice; et lorsqu'ils sentent que le lacet est fixé, ils s'arrêtent tout-à-coup, puis ils courent de toutes leurs forces dans une direction opposée, de manière à entraver la marche de l'animal le plus vigoureux. Quelquefois les paysans se servent, comme les indiens Pampas, de trois boules de fer d'environ un pouce de diamètre, recouvertes de peau, et attachées à un centre commun par des courroies longues de trois à quatre pieds. Après les avoir fait tourner avec force autour de la tête, on les lance aux jambes de l'animal, autour desquelles elles s'entortillent et l'empêchent de les remuer. Les bergers à cheval forment un cercle autour des taureaux bons à tuer : après avoir séparé et chassé le reste du troupeau, on laisse sortir les premiers de l'enceinte un à un.

Un cavalier poursuit l'animal au grand galop, et, avec un croissant d'acier fixé à l'extrémité d'une longue gaule, il lui coupe les jarrets. Le taureau se débat et tombe; alors le berger en poursuit un autre. Quand la campagne est couverte de taureaux mutilés, on les tue, on les écorche, et on retire le suif. Près du bord du fleuve on fait sécher la viande; mais ordinairement on laisse les carcasses au milieu des champs, où elles servent de pâture aux oiseaux, et à un grand nombre d'animaux dont le naturel est perverti par l'abondance de la nourriture animale et la rareté des végétaux. Toutes les charognes sont principalement dévorées par des troupes de chiens sauvages, qui errent dans la plaine comme les loups dans les pays du nord. On se sert de matières animales pour chauffer toutes sortes de fournaies; les combustibles végétaux et minéraux étant extrêmement rares.

Cuir.

L'on a depuis peu de temps commencé à saler les cuirs, méthode qui les conserve beaucoup mieux que celle de les faire sécher. Dans ce dernier cas, on étend la peau à deux pieds au-dessus de terre, on la tient assujétie avec des chevilles, et on la laisse dans cet état pendant plusieurs jours exposée, au risque d'être gâtée par la pluie. L'alternative de la chaleur et de l'humidité pourrit le poil et le fait tomber. Les cuirs ne sont plus propres à être livrés au commerce; on ne peut plus les employer qu'à des usages domestiques, que l'on a, au reste, étendus à l'infini : ils servent à faire des chapeaux, à couvrir les maisons, faire des portes, des lits, des chaises, des cordes; ils remplacent les clous. Dans les maisons peu considérables, les chevrons sont liés ensemble avec des courroies; enfin les canots, dans lesquels on passe les ruisseaux rapides, sont en cuir.

Lorsque sur la rive orientale du Rio-de-la-Plata, un voyageur arrive à l'embou-

chure d'une rivière qui n'est pas navigable, on étend à terre un cuir, l'on pose autour de ses bords un lacet solide, on l'y assujétit et on le serre fortement, jusqu'à ce que les côtés se rapprochent, et que le cuir ait à peu près la forme d'une barrique. On le traîne alors sur la plage; le voyageur se place dans l'intérieur, le batelier le pousse à l'eau; il s'y jette lui-même en tenant l'extrémité du lacet dans sa bouche, et il nage ainsi en remorquant ce singulier bateau jusqu'à la rive opposée. Les souliers des paysans sont faits de peaux fraîches, taillées de la forme du pied, et fixées au bout de la cheville avec des courroies: on laisse ces sandales se sécher sur le pied. Enfin les malles, les sacs, et un grand nombre d'autres objets usuels, sont en cuir.

Buénos-Ayres, et départ.

Les principales rues de cette ville sont pavées en pierres, et bordées de trottoirs en briques; celles qui ne le sont pas, surtout celles qui traversent les faubourgs,

deviennent impraticables pendant l'hiver. La rareté des pierres et du bois est cause que, pour les réparer, les habitans jettent les os et les carcasses des animaux dans les trous. On se figure aisément l'effet qui résulte de cet arrangement : ces rues sont si mauvaises, et les bourbiers si profonds, que l'on a une peine extrême à y faire passer les voitures. Quelquefois les chevaux s'enfoncent dans ces cloaques, en essayant de les franchir, et ils y périssent.

L'auteur ayant appris au commencement de novembre, que le passage de la Cordillère des Andes était praticable, se prépara à traverser le continent. Informé que les routes étaient passables jusqu'au pied de la Cordillère, il acheta un carrosse espagnol, et prit un guide pour l'accompagner jusqu'à Mendoza. Le carrosse était grand et lourd, les roues étaient enveloppées de bandes de peaux crues; des courroies s'entrelaçaient du moyeu aux jantes, comme pour former des raies supplémentaires. Les harnais des chevaux étaient de longues courroies qui allaient du train de